

Québec français



Plume Latraverse et le cliché ironique Les pauvres

Gilles Perron

Number 111, Fall 1998

Discours humoristiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56289ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (1998). Plume Latraverse et le cliché ironique : les pauvres. *Québec français*, (111), 74–76.



Plume Latraverse

et le cliché ironique : LES PAUVRES

PAR GILLES PERRON

Plume Latraverse est un personnage à part dans le monde de la chanson québécoise. En partie à cause de son image publique, révélant un chanteur hirsute au langage pour le moins coloré, sa carrière s'est faite en marge des réseaux médiatiques. Son œuvre n'est pas radiophonique : depuis 1971 qu'il enregistre des chansons, très rarement les aura-t-on entendues à la radio. Latraverse en fait ainsi le bilan, dans une chanson intitulée « L'enchevêtré » : « J'ai ben essayé d'chanter / Aut'chose que la connerie humaine / Mais la connerie m'a barré / M'a rayé de son antenne ». Bien des facteurs peuvent expliquer cette absence des ondes : le langage verbal, comme le langage musical, est évidemment à considérer. Mais un élément d'explication peut également se retrouver dans ce qui constitue la manière privilégiée de Plume d'écrire des chansons : la dérision. S'il n'est pas le seul à emprunter cette voie, il le fait néanmoins d'une façon particulière : le plus souvent, l'auditeur ne sait pas immédiatement s'il est visé par la caricature ou s'il peut s'installer confortablement du côté des rieurs.

Illustrations tirées de *Chansons pour toutes sortes de monde*, publié chez VLB éditeur, collection « second souffle » Montréal, 1990.

La dérision permet à Plume d'aborder des sujets qui d'ordinaire s'expriment dans la gravité. Ainsi, dans un de ses « classiques », « Ne pleure pas petite fille », la question de l'inceste et autres abus de pouvoir est traitée avec une distance ironique, où toute l'horreur de la situation de la petite fille du titre est désamorcée tant par le texte que par l'interprétation du chanteur. D'autres chansons, comme « Léopold Gibouleau » ou « Le feu de la rampe », font également de drames mortels des histoires aux apparences légères.

On pourrait dire de Plume qu'il pratique, dans la chanson, ce que d'autres ont réussi par le monologue : un humour social. Tel un Yvon Deschamps faisant rire en racontant des drames familiaux ou en personnalisant l'exploitation de l'ouvrier, Plume illustre volontiers le désarroi des plus démunis en ayant l'air, paradoxalement, de les prendre pour cible. Cette manière trouve son aboutissement dans ce qui constitue une sorte de chanson phare de l'œuvre de Plume Latraverse : « Les pauvres ».

Lors d'une première lecture, ou audition, on peut avoir l'impression qu'il s'agit d'une charge contre la catégorie sociale désignée par le titre. On y entend dire que les pauvres sont de la vermine, qu'ils aiment la chicane, qu'ils mendient tout le temps et qu'ainsi ils sont « ben achalants ». La première écoute peut donc aisément entraîner une lecture à un premier degré, puisque le texte fait défiler toute une série de clichés et de préjugés populaires sur le mode de vie des pauvres. L'ironie pourtant bien présente ici n'est pas forcément perceptible de façon immédiate pour qui n'est pas familier avec l'œuvre chantée de l'auteur. De fait, l'ironie déployée dans ce texte ne sera décodée qu'à partir du moment où la victime, nécessaire au procédé, sera identifiée. Ce rôle de victime semble au premier abord tenu par les pauvres du titre ; ce qui est à la fois vrai et faux. La véritable victime de l'ironie sera constituée d'une partie des auditeurs : celle qui entendra le texte sans saisir la sympathie éprouvée par le narrateur pour les présumées victimes. Il y a donc ici une ironie au second degré, qui vient parfois annuler la plus apparente, celle s'exerçant à l'endroit des pauvres qui ne sont pas ménagés par le texte.

C'est souvent par des renversements de rapports de cause à effets que s'exerce le procédé. Ainsi, lorsque le narrateur affirme : « Les pauvres vont pas voir de shows / Les pauvres sont ben qu'trop nonos / Les pauvres y restent toujours chez eux / C'est pas des sorteux », il faut retourner au vers initial et fondamental de la chanson : « Les pauvres ont pas d'argent ». Cette évidence ouvre le texte et en conditionne la lecture. On ne saurait alors vraiment croire que « les pauvres ne vont pas voir de shows » parce qu'ils « sont trop nonos », tel qu'insinué. D'autant plus que les vers suivants viennent nuancer cette assertion, en mettant apparemment au second rang ce qui est, en fait, la cause première : « En plus les pauvres ont pas d'argent / À mettre là-dedans ». Remarquons que le jugement porté — les pauvres sont « nonos » — peut

avoir une certaine validité dans l'esprit du narrateur ; toutefois, cette carence culturelle, associée d'abord à un manque de curiosité, finit par être rattachée plutôt à un problème de ressources financières : la culture, représentée ici par les « shows », est une culture qui s'achète.

Il faut considérer de la même façon les vers suivants : « Les pauvres ont du vieux linge sale / Les pauvres, ça s'habille ben mal ». Ces deux vers se suivent sans être rattachés par un quelconque marqueur de relation, ce qui suppose une certaine égalité des énoncés, égalité nuancée par l'ordre adopté qui procure au premier vers une antériorité sur le second. On remarquera d'abord que le constat objectif : « les pauvres ont du vieux linge sale » cède la place à une responsabilité attribuée aux pauvres, passant ainsi de la simple possession du vêtement au choix délibéré de le porter : « les pauvres, ça s'habille ben mal ». Encore une fois, le narrateur semble juger les pauvres dans leur comportement mais, cette fois-ci, on peut aisément voir que le choix vestimentaire n'est pas nécessairement conditionné par une absence de goût. Le lecteur / auditeur recevra alors les deux vers comme un jugement ou comme une simple explication selon la relation qu'il établira entre les deux.



Dans les quatre premiers vers du dernier couplet, on retrouvera cette ambiguïté entre cause et effet. On peut y entendre : « Les pauvres aiment la chicane / Y vivent dans des cabanes / Les pauvres vont pas à l'école / Les pauvres, c'pas des grosses bolles ». Il y a là deux exemples patents du renversement opéré entre la cause et l'effet. Le narrateur laisse entendre que les pauvres aiment la chicane et que, *conséquemment*, ils vivent dans des cabanes. Le mot « cabane » renvoie à un type d'habitation qui souligne à la fois la précarité du lieu et l'espace restreint qu'il implique. L'ordre adopté pour l'énonciation des vers suppose un « donc » les reliant, ce qui donnerait l'affirmation suivante : « les pauvres aiment la chicane », *donc* ils « vivent dans des cabanes ». Ce qui constitue une cause plausible des chicanes mentionnées — l'absence d'espace vital — est plutôt transformé en effet et est annoncé, reprenant la même inversion que celle opérée pour la tenue vestimentaire, comme un choix délibéré. Le procédé paraît d'autant plus vicieux que le verbe « aimer » contribue à confirmer la première hypothèse ; on ne dit pas que les pauvres se chicanent, mais qu'ils « *aiment* la chicane ».

Les deux autres vers du passage cité sont construits selon le même procédé. Disant que « les pauvres vont pas à l'école », le narrateur s'empresse d'ajouter qu'ils ne sont « pas des grosses bolles », laissant ainsi croire que c'est à cause d'une inaptitude à apprendre que ceux-ci quittent l'école. L'explication, encore une fois, précède l'affirmation et ainsi masque que c'est le fait, pour les pauvres, de ne pas fréquenter l'école qui les empêche de devenir « des grosses bolles ».

La parodie est nourrie par l'accumulation de ces demi-vérités. La condition des pauvres est vue à travers les yeux de ceux qui véhiculent les lieux communs disséminés au fil de la chanson. En imitant la manière dénonciatrice de la chanson charge, Plume fait ressortir à quel point il serait absurde de vouloir traiter son sujet sur le mode dichotomique. L'ambiguïté du discours a pour fonction de le placer dans une zone grise où les certitudes n'ont pas cours. Les pauvres y sont donc à la fois victimes de la caricature — parce qu'attaqués dans leur être — et victimes de la mesquinerie de la société — ce qui est réellement, mais moins directement, dénoncé.

La situation des pauvres est présentée comme une condition difficile et irrémédiable. Le mot « pauvres », au pluriel, est utilisé 35 fois dans un texte qui comporte 65 vers ; on ne saurait plus accentuer et mieux charger le constat qui est fait : la pauvreté semble être une condition définitive pour tous ceux qu'elle touche. « Y sont tous pauvres de père en fils / C't une manière de vice », se moque le narrateur, non sans avoir énoncé plus haut un argument massue pour mettre fin à cette étrange hérédité : « Si leur vie est si malaisée / Qu'y fassent pas d'bébé » !

C'est ce constant aller-retour entre la compassion pour la vie difficile des pauvres et les préjugés populaires voulant que ceux-ci se complaisent dans leur pauvreté qui fait l'originalité du texte. Le narrateur a parfois l'air de dire que c'est un peu leur faute s'ils restent pauvres, insistant sur l'oisiveté, l'alcoolisme, la criminalité et une certaine inconscience qui pourrait les caractériser ; d'autres fois, il les absout volontiers, annulant du coup les affirmations péremptoires qui se font l'écho des lieux communs. Ainsi les vers suivants : « Les pauvres savent pas quoi faire / Pour sortir d'la misère / Y voudraient ben qu'un jour / Qu'un jour enfin ce soit leur tour » constatent le

désarroi des pauvres qui ne savent plus comment alimenter l'espoir autrement que dans un très hypothétique gain à la loterie, rappelé par ce qui était alors (dans les années 1970) le slogan publicitaire de Loto-Québec : « Un jour, ce sera ton tour ». Ceci nous ramène encore et toujours à l'essentiel premier vers, appuyant sur le fait que « les pauvres ont pas d'argent ». Le narrateur insiste sur cette évidence, disant aussi qu'ils sont toujours « cassés », qu'ils ne sont pas d'affaires, qu'ils ne s'achètent jamais rien, que chez eux le gaz est coupé, etc. Cette réalité sert de contrepoids aux divers défauts identifiés chez le groupe, et rappelle constamment qu'il n'y a au fond qu'une seule explication aux comportements décriés, explication qui est aussi un cercle vicieux : on est pauvre parce qu'on n'a pas d'argent, et vice versa !

L'absence d'argent définit les pauvres et est la source de tous leurs maux. Le narrateur le souligne constamment en même temps qu'il rappelle la perception populaire de leur réalité ; mais il laisse le soin à l'auditeur de faire les liens qui s'imposent. Ainsi, lorsqu'il dit que « les pauvres s'achètent jamais rien », il ajoute aussitôt qu'ils « ont toujours un chien ». Ce n'est donc pas le narrateur, mais l'auditeur qui établira la corrélation entre les deux énoncés. Mentionnons également la situation particulière de ce qui constitue le dernier vers de la chanson, alors que c'est un autre lieu commun qui fermera le texte : « ...mais y ont tous la t.v. en couleur » !

Cette façon de clore le texte est bien dans la manière de Plume : c'est le parti pris de dérision qui doit l'emporter sur la caractère sérieux du message. On remarque néanmoins plusieurs passages de la chanson où le sérieux est de mise et où les pauvres ne prêtent pas à rire. On y voit qu'ils vivent la famine, qu'ils couchent dehors, qu'ils reçoivent des briques sur la tête, qu'ils sont maigres comme des manches de pelle et qu'ils gèlent l'hiver. En réaction à ces images noires, on notera la comparaison suivante, qui contient toute la sympathie du narrateur pour le groupe-personnage : « Les pauvres c'comme les oiseaux / C'est fait pour vivre dans les pays chauds ».

En fait, l'utilisation du cliché ironique dans « Les pauvres » sert bien la cause de ceux qui en sont apparemment victimes. La dérision qui, en surface, semble s'exercer aux dépens du groupe social du titre permet à la chanson d'éviter l'écueil du misérabilisme et ainsi de recevoir une écoute plus attentive. Elle sollicite la complicité de l'auditeur qui reconnaît rapidement les clichés, qui éventuellement même les approuve, mais qui du coup est aussi confronté aux réalités plus dures qui les accompagnent dans le texte. L'humour désamorce le tragique de la situation jusque dans le dernier vers où, apprenant que les pauvres regardent la télévision en couleur, l'auditeur recevra d'autant mieux le discours qu'on ne lui demandera pas de pleurer sur eux.

Pour les textes des chansons :

Latraverse, Plume, *Chants lybres*, Montréal, VLB éditeur, 1994, 294 p.

Pour les chansons :

Le lour (sic) passé de Plume Latraverse, vol. 1 à 5, Disques Dragon, 1989-1995.

Chansons pour toutes sortes de monde, Disques Dragon, 1990, DBCD-0901.

Chansons nouvelles, Disques Dragon, 1995, PLCD-1146.